

Y a-t-il un inconscient post-colonial ?

Esther Tellermand

C'est dans le contexte actuel d'une « guerre des mémoires » où des communautés issues des sociétés esclavagistes d'Europe, des Amériques, d'Afrique du Sud, des Antilles s'insurgent contre la discrimination des victimes, le travail sur la mémoire de la Shoah -pourtant érigée par la plupart des pays démocratiques en symbole universel de la lutte contre toute forme de racisme- faisant pour certains ombre à celle de l'esclavage- que paraît *Mais qu'est-ce que c'est donc un noir ?* », *essai psychanalytique sur la colonisation des Antilles*¹ de Jeanne Wiltord, psychiatre et psychanalyste, fondatrice d'un groupe de praticiens (ALI Antilles) en Martinique.

Dans un aujourd'hui où nous avons vu se multiplier les manifestations antiracistes après la mort de George Floyd aux États-Unis, les volontés de « déboulonnage » des statues représentant des acteurs de l'histoire des mouvements esclavagistes, Colbert pour avoir été à l'initiative de la rédaction du « Code noir », Victor Schoelcher, pourtant acteur décisif en 1848 du vote du décret de l'abolition immédiate et définitive de l'esclavage, au motif d'avoir attribué des indemnités aux colons non allouées aux esclaves affranchis. Il apparaît en effet dans le contexte de chômage et de crise où l'état-nation est affaibli par la mondialisation, que l'exclusion sociale vécue hier sous l'égide des conflits de classes, se vive désormais comme exclusion identitaire des enfants des anciens territoires coloniaux, se focalisant en concurrences victimaires.

Si la mémoire s'est désormais mondialisée, devenant une des valeurs essentielles de nos sociétés, qu'en est-il d'une seule « mémoire négative », interroge Henry Rouso dans ses travaux², qui n'évite ni la résurgence de l'antisémitisme, du racisme, des nationalismes et des séparatismes ? Comment concilier pour demain mémoire collective et revendications mémorielles identitaires ? Quelle remise en question des histoires nationales implique-t-elle ?

Ainsi avons-nous abordé la lecture du livre de Jeanne Wiltord avec ce préalable : l'axe psychanalytique sur lequel s'appuie l'auteure ouvrira-t-il des perspectives nouvelles aux débats actuels ?

Appuyée sur une riche documentation historique, sociologique, psychanalytique, littéraire, linguistique, ethnologique, Jeanne Wiltord oriente son essai sur cette question : un sujet peut-il advenir dans une relation pacifiée à son désir dès lors qu'il est « désigné » imaginativement par la couleur de sa peau ? La psychanalyse peut-elle aider un sujet dont l'histoire est issue du colonialisme ?

Cette interrogation n'est pas mince qui remet en question l'universalité du complexe d'Œdipe structuré sur un modèle patriarcal, remarque Jeanne Wiltord, et que rejetèrent en leur temps des intellectuels des Antilles comme Aimé Césaire et Franz Fanon pourtant psychiatre...

¹ J. Wiltord, *Mais qu'est-ce que c'est donc un noir ?* », *essai psychanalytique sur la colonisation des Antilles*, éditions des Crépuscules, 2019.

² H. Rouso, *Face au passé, Essai sur la mémoire contemporaine*, éditions Belin, 2016.

Comment dès lors constituer sur les territoires post-coloniaux une pratique psychanalytique post-freudienne, en particulier en Martinique et en Guadeloupe ?

C'est en s'appuyant sur la conceptualisation lacanienne que Jeanne Wiltord tente de répondre à cette problématique contrant la tentation identitaire d'un retour aux sources africaines.

Ne s'adressant pas seulement aux analystes, l'auteure n'omet pas au cours de l'ouvrage d'éclairer l'appareil conceptuel lacanien, en particulier les notions de « Nom du père », de jouissance et l'on comprend le militantisme d'une praticienne qui veut au sein des sociétés antillaises faire appréhender autrement les impasses de la subjectivité que dans la violence de la revendication et du passage à l'acte, voire d'une souffrance indépassable.

Ainsi en passe-t-elle en un premier temps par l'histoire singulière des deux territoires que sont la Martinique et la Guadeloupe dans « la première mondialisation du capitalisme marchand » que fut la traite esclavagiste des noirs déportés d'Afrique. Il convient en effet au préalable de lever la forclusion de l'histoire de l'esclavage et de la colonisation au sein de ces populations.

Jeanne Wiltord revient donc sur la première abolition de l'esclavage en 1794, sa mise en échec et son devenir jusqu'à la véritable abolition, cette fois en 1848, maintenant cependant les anciens esclaves dans les productions sucrières, demandant « oubli » du passé et effacement progressif du noir dans le métissage... Plus tard dans l'assimilation et l'étude du français demandées par l'École républicaine. Enfin, après 1946 où la Martinique obtient le statut de département français, dans l'exclusion des écrivains antillais au profit des grands classiques français comme l'exclusion de la langue vernaculaire orale parlée dans les familles des affranchis, le créole.

L'auteure rappelle aussi l'histoire des mouvements antillais luttant contre l'oppression coloniale puis contre les administrateurs métropolitains laissant en jachère le développement économique et social des deux îles. Ceci à partir des années 1930 où se développent en Europe monstrations, exhibitions et spectacles véhiculant l'image raciale du « nègre. »

Dans le même temps se multiplient réunions, mouvements, revues, écrits militants animés par la diaspora antillaise faisant émerger une production artistique spécifiquement antillaise. Jeanne Wiltord recense les différentes revues des années 30 puis de l'entre-deux-guerres et leurs différences idéologiques quant à la saisie d'un passé forclus dans une « assimilation » laissant survivre les différences raciales. Et de rappeler le tournant que marque le mouvement *Négritude* fondé en 1936 par Aimé Césaire, Senghor, Damas, René Ménil.

Elle rappelle la revue *Tropiques* fondée par Césaire revenu en Martinique et sa femme, interdite sous l'occupation, ouvrant la voie à d'autres travaux pensant le « post-colonialisme. »

Puis elle reprend les termes de « créolité », rappelant la volonté dès 1989 de Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant de s'opposer à l'unicité du Noir portée selon eux par Césaire.

Penser le créole, faire du créole une langue écrite serait penser que l'identité antillaise se partage entre deux langues : le créole et le français. Edouard Glissant ajoutera à l'identité des Caraïbes la rencontre plurielle des français africains, indiens, formant le modèle d'une identité plurielle, « identité-rhizome » appelée par lui « créolité » et préfigurant des devenirs d'autres régions du monde de peuples issus des différents mouvements migratoires. La « créolisation » oppose à la position de Bernabé, Confiant et Chamoiseau, essentialisant l'identité dans « une racine unique », la « créolisation » comme processus préfigurant un « Tout-Monde », métissage en marche de l'humanité.

Si Jeanne Wiltord remet en question cette proposition qui selon elle n'assurerait pas des identifications assez stables pour un sujet, elle multiplie de très belles analyses des grands poètes et écrivains qu'elle a connus et lus. Les uns ouvraient leur français au créole, les autres après 1970 où le créole était étudié à l'université des Antilles avec une graphie spécifique, écrivaient en créole afin de promouvoir cette langue également en Haïti et en Guadeloupe. Citons parmi eux, Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé...

Mais si Jeanne Wiltord aborde avec ses propres outils dès 1974 dans un contexte socio-politique tendu les problèmes psychiques de ses patients martiniquais, si elle forme des groupes de travail entre psychologues et psychanalystes c'est qu'elle attend de la psychanalyse d'autres solutions que celles idéologiques et littéraires proposées par les grandes figures des intellectuels des Antilles. Et ceci au cas par cas, au fil des sujets rencontrés dont elle décrit la demande et les impasses, analysant les difficultés rencontrées dans les cures.

Tout d'abord la couleur de peau à laquelle paradoxalement la clinique révèle l'attachement dans la honte et la volonté que l'enfant soit plus clair... La couleur de peau est devenue donc, dit-elle, partie intégrante des représentations psychiques des sujets issus des sociétés post-esclavagistes. La persécution dès lors, toujours proche, vécue sous le regard de l'Autre. La matrifocalité dominante dans les familles qui maintient pour le fils la proximité de la jouissance de l'objet d'amour, la mère. Le problème du nom propre dont Lacan voit une fonction essentielle dans la constitution du sujet et dont Jeanne Wiltord retrace l'histoire douloureuse, de l'anonymat à l'attribution aux affranchis d'un prénom ou sobriquet. Enfin, la structuration linguistique même du créole, d'abord nommé « baragouin », langage nègre puis patois créole au XVII^{ème} siècle qui est né et s'est structuré dans les Antilles en cinquante ans par la mise en contact de plusieurs langues venues d'Afrique et parlées pendant la traite, puis mêlées à certains mots du parler normand des colons, créole dont l'auteure développe et multiplie avec précision les analyses linguistiques.

Mais la thèse la plus originale de Jeanne Wiltord est que cette langue vernaculaire constituée pour affronter le réel traumatique de l'espace colonial en garde les traces dans sa matière sonore, charriant une jouissance du corps qui affleure dans l'angoisse.

La pratique de la clinicienne Jeanne Wiltord en Martinique s'est affrontée donc à la difficulté transférentielle de ses patients antillais : leur fragilité subjective, l'affect récurrent de la honte et leur relation ambiguë à l'usage du créole interdit désormais dans les familles de l'élite sociale et de plus en plus « francisé. » Le créole, constate-t-elle, en ne cessant d'interroger l'incidence du bilinguisme sur la structure subjective, est la langue de l'interdit, de la sexualité.

Il semble donc que l'histoire de la traite esclavagiste a perverti durablement l'accès du sujet à son désir. L'évaporation d'une nomination par le père impossible puisque remplacée par le maître aurait instauré durablement la ségrégation. Alors où trouver sa voie subjective entre assimilation et généalogie oubliée ? L'analyste et auteure aurait donc buté sur un ancrage indépassable des sujets appartenant aux sociétés des Antilles et fait donc l'hypothèse d'un « inconscient post-colonial » .

Un regret donc que l'auteure n'indique par quelques exemples de cures, affranchissant par la parole même partiellement les sujets d'un destin que l'histoire leur aurait ainsi assigné dans la jouissance d'une identification indépassable. Si Jeanne Wiltord prend en compte dans de très belles analyses l'importance de la littérature en Martinique, que démontrent aussi s'il en est besoin les deux grands poètes que sont Aimé Césaire et Édouard Glissant, le premier donnant à la langue française le pouvoir de parler une langue Autre, le second d'ouvrir cette langue au « Tout

monde», n'y aurait-il pas là l'indication d'une voie, celle d'une nécessaire utopie : que la psychanalyse *avec* la littérature puisse proposer aux apories de la quête identitaire des sociétés issues de l'esclavage et de la colonisation, comme des sociétés issues de l'immigration, de l'exploitation de l'homme par l'homme, en bref de l'histoire de l'humanité, la possible invention pour chaque sujet- quelle que soit son origine, sa langue, sa couleur de peau - d'une poétique de l'altérité.

Note : Une version courte de cet article vient de paraître dans le numéro 1229 de *Quinzaines*.